



LE POISSON DE JADE ET L'ÉPINGLE AU PHÉNIX

Douze contes chinois du XVII^e siècle

traduction, introduction,
notes et commentaires par Rainier Lanselle,
préface d'André Lévy

Connaissance de l'Orient
Gallimard

« BEL AMI, TENDRE ÉPOUSE »

Un poème à chanter dit ceci :

*D'où vient la sodomie ? Le saura-t-on jamais ?
Ce par quoi cœur de femme à l'homme se transmet ?
À la nature pourquoi être rebelle
Si, en vrai mâle, on n'a rien de femelle ?
Qu'y gagne-t-on, sinon peine et tracas ?
Je vous demande : quel plaisir à cela ?
Quelle lourde charge que ces cochonnetés !
Métamorphose ! Voilà l'issue trouvée !*

Ces vers, qui se chantent sur l'air du Poussah Barbare stigmatisent la sodomie.

Nul ne sait à vrai dire sous quelle dynastie cette Pratique entra en faveur, ni quel fut celui qui l'instaura. N'est-il pas en effet fort surprenant que jusqu'à nous, à travers les siècles, elle ait toujours disputé la suprématie aux relations d'homme à femme instituées par le Ciel et Ordonnées par la Terre ?

Pourquoi cela, « instituées par le Ciel et ordonnées par la Terre », dites-vous ? Rien de plus simple ; vous n'avez qu'à regarder le corps de l'homme : il possède un endroit saillant ; celui de la femme, lui, possède un endroit rentrant...

Et ce n'est pas sans raison, car le corps de l'homme, tout comme celui de la femme, ne fait précisément que refléter les volontés du Ciel et de la Terre ! L'abondance étant destinée à combler le manque, lorsque ce dernier est pleinement compensé, il s'ensuit un plaisir ineffable !

En ce cas, peut-on honnêtement prétendre que c'est là forcer la nature ?

On constate d'ailleurs qu'à l'occasion de l'accouplement, la semence de l'homme s'unit au sang de la femme pour former un embryon, lequel, au terme des dix lunaisons, deviendra garçon ou fille. Un tel résultat saurait-il être le fruit d'un simple hasard ? Non, car il n'obéit en fait qu'aux inclinations naturelles qu'éprouvent l'un pour l'autre le *yin* et le *yang* ; il n'est que l'application de la règle selon laquelle les principes respectivement mâle et femelle des trigammes *qian* et *kun* se soutiennent et se confortent mutuellement. Comme aboutissement du façonnage, de la mise au moule des êtres et des choses, ce résultat, bien loin de la contraindre, obéit à la Nature. C'est pourquoi certaines privautés que l'on pourrait s'autoriser ne sont pas un obstacle à l'observance des Rites, tout comme un certain badinage est utile au respect de la rectitude...

Mais pour en revenir à notre propos sur la sodomie, où donc est cette différence entre abondance et manque qui devrait marquer l'apparence extérieure ? Où donc est ce plaisir également partagé qui devrait participer aux affinités naturelles ? Où donc voyez-vous qu'une union soit couronnée par la naissance d'un garçon ou d'une fille ? Saurez-vous dire quel sens il faut donner à semblable comportement ? Cette invention n'a jamais été qu'une source de déboires, autant pour les autres que pour soi-même ! Alors ! À quoi bon s'y soumettre ?

J'imagine ces deux éphèbes du temps passé, unis ensemble par une solide amitié : un beau jour l'un des deux imagina, sans raison apparente, de se livrer à des activités déshonnêtes. Et l'autre de se plier de bon gré à ses agissements. Quelle vision !

Et puis... je ne puis m'empêcher de penser au trou du cul. Celui-ci est destiné à l'évacuation des souillures et autres matières altérées ; sans lui, plus rien ne pourrait fonctionner, car les substances corrompues et les vapeurs fétides contenues dans les Cinq Viscères n'auraient aucun moyen de s'écouler vers l'extérieur. Lorsque les Puissances Créatrices donnèrent forme aux êtres de l'Univers, elles prirent soin de le placer par-derrière, et non par-devant, afin qu'on ne le confondît point avec certain autre orifice usité lors de l'acte générateur. C'est ainsi que furent percées deux portes bien distinctes : les nuages étaient ainsi rendus libres de toute matière boueuse, et tout là-haut, l'empyrée ne connaissait point les salissures de la glèbe malodorante. En ce cas, pourquoi tant d'efforts, pourquoi escalader les monts et franchir les cimes pour aller de la sorte farfouiller en des contrées ombrageuses et secrètes ?

Peut-être penserez-vous que cette pratique est réservée à quelques veufs décatis, trop impécunieux pour s'offrir une nouvelle épouse, et qui trouveraient là de quoi apaiser les flammes de leurs désirs... ou bien encore à de jeunes garçonnets bien faits que la misère aurait contraints à louer leurs charmes pour survivre. En ce cas, ils auraient des excuses. Mais détrompez-vous, car en ce siècle c'est justement parmi les hommes jeunes, qui disposent de femmes et de concubines, que vous trouverez les plus ardents défenseurs de l'amour inverti ! Ce sont les fils de famille

richement vêtus et abondamment nourris qui se délectent le plus à suivre cette voie ! Allez donc comprendre cela !

Cette coutume est à l'honneur en tous lieux, mais c'est dans la province du Fujian qu'elle trouve son meilleur terrain d'élection. Remontez donc depuis Jiangning jusqu'à Shaowu, et vous verrez combien les préfectures et sous-préfectures de cette région rivalisent entre elles, se montrent zélées à se surpasser en ce domaine, cela à tel point que non seulement les hommes en sont adeptes, mais que les plantes elles-mêmes, créatures ignorantes s'il en fut, ont fini par adopter ce comportement, tant les mœurs humaines avaient déteint sur elles !

Il existe en effet, au fin fond des montagnes, une sorte de figuier appelé *Nanfeng shu*, l'*Arbre du Vent du Sud*, ce qui veut dire *Arbre Sodomite*. Si d'aventure un petit arbre pousse dans sa proximité, il se ploiera de lui-même Pour l'attirer à lui. A la longue, il enserrera étroitement ses branches et ses ramures, jusqu'à ce que le petit finisse Par se fondre en son sein. Les deux arbres n'en formeront bientôt plus qu'un et vous pourrez toujours essayer de donner du sabre, de la scie, de la hache ou de la cisaille, vous n'arriverez jamais à les séparer ! Voilà ce qu'est l'Arbre Sodomite.

Il y a quelque temps, un lettré célèbre eut vent de ce prodige et resta incrédule, jusqu'à ce qu'il allât lui-même constater la chose *de visu*. Quand il se fut rendu à l'évidence, il comprit combien les étrangetés abondaient dans l'univers ! Et il comprit aussi que les dires circulant parmi le peuple et les faits relatés dans les Histoires non officielles pouvaient parfois être autre chose qu'un ramassis de sottises... À cette occasion, il composa un quatrain, que voici :

*Les lotus, on le sait, partagent même racine,
Mais qui eût dit les herbes aux folles amours enclines ?
Il n'était point légende, cet Arbre Sodomite,
Sans me rendre au Fujian, je l'eusse pris pour un mythe !*

Dites-moi, cher lecteur, pourriez-vous expliquer tout cela ? Car en fin de compte, si même les plantes s'en donnent à cœur joie, il n'y a vraiment plus de quoi s'étonner des égarements humains !

Mais je vais maintenant vous raconter une histoire, celle d'un bachelier et d'un jeune éphèbe qui, unis par un amour indestructible, formeront finalement un couple véritable, où le mari se montrera plein de droiture et la femme pleine de vertu, un conte qui constitue une variante des Trois Grandes Règles et illustre un stade intermédiaire des Cinq Relations Sociales. Une nouvelle extraordinaire que les Histoires officielles peuvent bien mépriser si le cœur leur en dit, mais que les Histoires non officielles ne peuvent en aucun cas passer sous silence. Laissez-moi vous la raconter : cela réveillera un peu vos yeux engourdis par le sommeil !

Vers la fin de l'ère Jiajing, de l'*Heureuse Tranquillité*, vivait dans la sous-préfecture de Putian, préfecture de Xinghua, province du Fujian, un bachelier Boursier d'État nommé Xu, qui avait pour nom personnel Wei et pour nom public Jifang. Doté d'un visage d'une beauté supérieure, la lèvre vermillon, il avait été dans sa prime jeunesse un mignon exceptionnel. Ses grands amis, occupés tout le jour à le choyer jalousement, à le hurler, à respirer la délicatesse de ses senteurs, trouvaient en lu' la plus charmante compagnie et ne souffraient point l'idée qu'il pût un jour se consacrer à l'étude pour préparer les examens officiels. Vers l'âge de vingt ans, fatigué de la discipline de fer qui lui était ainsi imposée et de la brosse à dents des jolis sourires qui finissait par ne plus quitter sa bouche, il commençait à

demander un peu de temps libre, qu'il consacrait avec ardeur à l'étude, s'éclairant le soir à la lueur des lucioles ou au reflet de la lune sur la neige.

C'est ainsi qu'il devint bachelier, puis qu'il accéda au nombre des étudiants boursiers, ce qui ne laissa pas de lui conférer une renommée de lettré éminent dans toute la sous-préfecture de Putian.

Parvenu à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, son étoile mâle pâlit quelque peu, laissant briller dans son firmament celle de la femme. Pourquoi cela ? En voici la raison : c'est qu'avant d'avoir coiffé le bonnet viril, à l'âge où il n'était encore qu'un jeune et gracieux éphèbe, il avait en lui quelque chose de féminin qui faisait que ces dames et demoiselles le considéraient un peu comme l'une des leurs : il n'était pas encore à leurs yeux un objet de convoitise. Mais bientôt, arrivé à l'âge que nous venons de dire, sa peau à la blancheur de neige se piqua peu à peu de poils d'un noir de laque, tout comme le bonnet de gaze du lettré, d'un noir de laque lui aussi, surmontait désormais ce visage qui avait conservé la susdite blancheur de neige. Ajoutez à cela sa prestance pleine de distinction, sa mise soignée, toujours au goût du jour, et son apparence ne manquera pas d'évoquer pour vous ces personnages en tissus de soie que l'on suspend à la Colline au Tigre à Suzhou, et qui flottent doucement au gré des vents, comme emportés vers les nuées en une gracieuse ascension. Alors vous comprendrez que, dès ce moment, la gent féminine n'eut plus d'yeux que pour lui !

Mais le changement s'arrêtait là, car si ces demoiselles se sentaient bouillir de fièvre rien qu'à le voir, lui restait de glace. Pourquoi cela ? dites-vous. Eh bien c'est que sa destinée était résolument au *sud*, comme dit le jeu de mots qui veut confondre le caractère *nan* : *sud* avec celui de l'*homme*, prononcé *nan* lui aussi, et que par conséquent le nord, c'est-à-dire les *femmes*, ne pouvait qu'être la direction vers laquelle se dirigeait toute son hostilité. Il avait d'ailleurs coutume de répéter que les femmes possédaient sept raisons d'inspirer du dégoût.

(Traduction de Rainier Lanselle, éditions Gallimard/Connaissance de l'Orient, 1991, ISBN : 2070722600, pp. 307-312)